

Marie Wilson
Warner Bros.

Le flambeau est tenu par FRANCE-FILM

Au Grand Public

Partout où les amateurs de cinéma français voient l'écusson de FRANCE-FILM, ils peuvent être assurés d'avance d'avoir un spectacle splendide, inédit, toujours original et d'un vif intérêt.



Aux Exhibiteurs

Les productions françaises distribuées par FRANCE-FIM sont les plus parfaites qui soient réalisées dans les studios de Paris. Programmez-les sans crainte! Vos recettes battront des records! Votre clientèle vous sera toujours fidèle!

LA NOUVELLE SAISON SERA REMARQUABLE

Les directeurs de France-Film ont mis récemment la dernière main à la programmation pour la saison 1936-1937. Déjà FRANCE-FILM peut annoncer les chefs-d'oeuvre suivants :

"MICHEL STROGOFF", avec Charpin.
"LE NOUVEAU TESTAMENT", avec Sacha Guitry.
"KERMESSE HEROIQUE", avec Jean Murat.
"LES DEUX GAMINES", avec Jacqueline Daix et Claude Barghon.
"LES GRANDS", avec Gaby Morlay.
L'ARGENT", avec Pierre Richard-Wilm.
"SAMSON" avec Harry Baur.
"LA MARRAINE DE CHARLEY", avec Lucien Baroux.
"LES GAIS LURONS", avec Henri Garat.
et 50 autres productions qui épateront les amateurs de beaux films.

SAINT-DENIS

Semaine du 5 septembre : "LA TERRE QUI MEURT" film en couleurs naturelles avec **Larquey** et "UNE FILLE A PAPA", avec **Lucien Baroux.**

Semaine du 12 septembre : Tino Rossi dans "MARINELLA", et "UN HOMME HEUREUX", avec **Claude Dauphin.**

CINEMA DE PARIS

Le grand triomphe à l'affiche présentement

" M A Y E R L I N G "

avec CHARLES BOYER et DANIELLE DARRIEUX

Semaine du 12 septembre : HARRY BAUR dans "LE GOLEM". — "COUP DE BOURSE" avec Claudie Clèves.

Le Succès est aux Spectacles FRANCE-FILM

LE COURRIER DU CINEMA

Volume 1 --- Numéro 10

Septembre 1936

A l'honorable M. Duplessis

Un changement de gouvernement dans la province de Québec ne signifie pas seulement que des hommes nouveaux qui avaient été exclus de la gouverne des affaires publiques vont prendre place sur la colline de Québec, cela signifie aussi et surtout de nouvelles idées, un point de vue différent sur les divers problèmes qui intéressent la communauté, une appréciation différente des réclamations légitimes des différents corps professionnels, ouvriers ou sociaux.

Sous l'administration de l'hon. Taschereau nous avons, il y a dix mois, dès la parution du premier numéro du *Courrier du Cinéma* adressé de la part de nos lecteurs et des propriétaires de cinémas de la province certaines demandes et diverses revisions que nous croyions et que nous croyons encore légitimes.

Nous espérons que le nouveau gouvernement prêtera une oreille plus favorable aux mêmes réclamations. Nos lecteurs sont au courant de toutes ces questions car nous les avons dans le temps largement exposées avec pièces, chiffres et arguments à l'appui. Nous ferons aujourd'hui que les énumérer.

1.—Il y a quantité de films absolument moraux et sains que la jeunesse au-dessous de seize ans (exclue actuellement des cinémas) verraient avec profit. Le Bureau de Censure est tout désigné pour faire le tri de ces films qui seraient montrés le samedi matin dans tous les cinémas de la province. Le samedi, jour de congé scolaire, pendant lequel les écoliers n'ont que faire, deviendrait une récréation profitable pour eux. Les cinémas qui ploient sous les fardeaux des taxes fédérales, provinciales et municipales, y trouveraient leur compte. C'est bien le moins qu'une industrie qui donne à ces diverses administrations une somme imposante annuellement ait en retour la sympathie de nos gouvernants. On a fort argumenté un peu partout dans le monde sur les supposés effets malsains de l'industrie cinématographique. Partout aussi, on a rendu hommage à une quantité de productions artistiques, humaines qui, par leur sens universel, avait droit de cité, tout comme les grands romanciers et dramaturges.

Tous aussi savent que de tous les studios du monde entier sortent des films éducationnels sur des sujets qui intéressent l'opinion publique; ces films seraient un aliment intellectuel encore plus profitable si seulement la jeunesse avait le droit de s'asseoir devant un écran. Le cinéma dans la plupart des collèges et universités américains seconde admirablement le livre et le professeur. L'Europe si traditionnelle pourtant ne craint pas de faire l'enseignement dans les chambres noires illuminées seulement par le rayon doré de la machine à projection.

Il serait quelque peu illogique de vivre à rebours de son siècle et du progrès surtout lorsque de vieilles nations guidées par l'expérience adaptent à leur vie quotidienne les réalisations contemporaines.

Nous terminons en demandant à l'hon. Maurice Duplessis et à son gouvernement de permettre à la jeunesse québécoise d'augmenter son savoir, de se récréer sainement et de suivre le progrès comme leurs aînés.

C. NEMA.

La grande saison du Cinéma

Avec le mois de septembre s'ouvre, en Amérique, la grande saison cinématographique. Toutes les importantes compagnies d'Hollywood déversent sur le marché le meilleur de leurs productions. Comme le printemps est la saison des modes, l'automne est celle du cinéma.

Le magazine favori de la population québécoise, le *Courrier du Cinéma*, présente à cette occasion le plus important de ses numéros sur les choses de l'écran. Non seulement les distributeurs locaux lui ont fait confiance, comme vous pouvez le constater dans les pages consacréées à la publicité dans le présent numéro, mais même les importantes compagnies d'Hollywood par le truchement de leurs agences de publicité de New-York, ont tenu à annoncer quelques-unes de leurs grandes productions dans un magazine de la province de Québec: ces compagnies cinématographiques américaines sont: *Universal* et *Warner Bros.*

Quel plus bel éloge pour un magazine ayant seulement dix mois d'existence et, qui en ce court espace de temps a réussi à atteindre le plus fort tirage de toutes les revues cinématographiques publiées dans cette province.

Si le public veut être au courant des derniers événements, des plus récentes aventures et des plus récentes productions il n'a qu'à consulter le *Courrier du Cinéma.*

Les compagnies américaines soucieuses de présenter au public des films de plus en plus parfaits commettent chaque année des sommes plus considérables à l'art cinématographique. Nombreux sont les films cette saison dont le coût dépasse le million de dollars. C'est bien le plus persuasif argument au compte des grandes compagnies productrices. En Europe également et particulièrement en France les producteurs ne négligent ni argent, ni efforts pour concurrencer leurs frères d'Amérique.

Nous n'avons pas voulu ignorer la Grande Saison du Cinéma et c'est pourquoi nous avons présenté à nos lecteurs un numéro spécial.

LE COURRIER DU CINEMA

DAVIS & GARAND, éditeurs

Le Courrier du Cinéma est publié par MM. Davis et Garand, éditeurs, 1425, rue Sainte-Elisabeth, Montréal. Tél. LAncaster 6586. Il est enregistré au Parlement comme matière de seconde classe. L'abonnement est de .50 par an. Représentant à Toronto, M. S. H. Marks, 3, St. Charles St. W. Représentant à Québec, M. H. W. Vance, Théâtre Arlequin. Représentant à New-York, M. Peter H. White. 129, Seventh Avenue. Représentant à Los Angeles, Californie, M. Jack Drum, 1818 Dorrington Avenue. Distributeur à Montréal, MM. Charron & Fils; à Québec, l'Association Sportive, enrg., M. Nadeau, secrétaire. Chaque copie se vend cinq sous. Adressez toute correspondance au bureau principal, à Montréal. Le Courrier du Cinéma est l'organe officiel mensuel des théâtres, principaux distributeurs et producteurs de films du Canada et des Etats-Unis.



CAROLE LOMBARD, (Universal)



JEAN GABIN (France-Film)



OLIVIA DE HAVILLAND (Warner Bros.)



YVETTE LEBON (France-Film)



ERROL FLYNN (First National)

« « « Anthony Adverse » » »

Un Film avec Fredric March - Olivia de Havilland - Donald Woods - Joan Woodburry - Pedro Cordoba - Claude Rains - Ermund Gwenn et Anita Louise.

"Anthony Adverse" est l'une des plus grandes productions d'époque et l'une des plus coûteuses du programme de la compagnie *Warner Bros.* pour l'année 1936-1937. Il a fallu deux années entières pour préparer et adapter le roman de Hervey Allen. Sheridan Gibney qui en a écrit le scénario y a consacré cinq mois après qu'une équipe d'une douzaine d'écrivains eurent fait des recherches pendant 21 semaines. M. Gibney émet les commentaires suivants sur la méthode qu'il a adopté pour la mise en train du scénario.

"Dans le roman, dit-il, Anthony, est un jeune homme passif auquel aucune aventure n'arrive. Pour les besoins du film, afin de rendre ce caractère plus intéressant, plus violent et plus actif, il a fallu le dépeindre comme un jeune homme entreprenant qui recherche l'aventure au lieu de l'attendre".



Une scène du film "Anthony Adverse"

Mervyn LeRoy, le metteur en scène qui a à son crédit des films tels que "I Am a Fugitive", "Little Caesar", "Five Star Final", "Gold Diggers of 1933", "Oil for the Lamps of China" a avoué qu'il n'avait pas eu autant de difficultés à poursuivre la marche et à parachever ce film tant la matière était abondante et les scènes aussi dramatiques les unes que les autres. Il ne comprend pas la raison qui fait dire à des gens que le roman est trop long. Après tout 600,000 lecteurs ont acheté le volume, ce qui fait au bas mot plus de trois millions de lecteurs.

Les studios *Warner Bros.* ont connu une activité fébrile durant les prises de vues de "Anthony Adverse". Il a fallu construire 131 plateaux, ce qui est extraordinaire pour les films même importants. Cela a nécessité des quais africains ayant une dimension de douze acres, une représentation d'opéra en Italie et une autre à Paris, l'intérieur complet d'un théâtre, des quais et des entrepôts à Leghorn, Italie, un autre quai à la Havane avec une rue d'affaires d'un quart de mille de longueur, une jungle africaine couvrant un acre et demi, un monastère, un château dans les jardins Busch à Pasadena, un ravin enneigé, deux petits navires sans compter les autres plateaux pour des fins moins dispendieuses. Il a fallu, de plus, trois mois pour choisir la distribution au complet. "Anthony Adverse" a coûté près de deux millions.

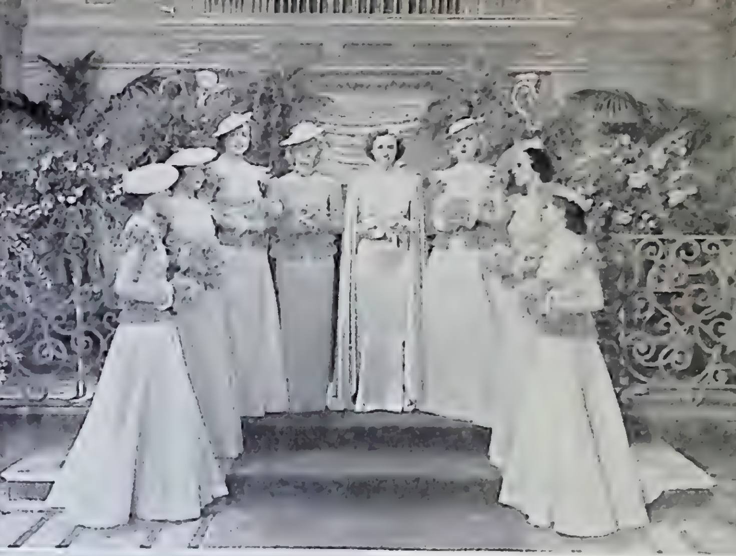


ANITA LOUISE



L'ECRAN POURSUIT SA MARCHE TRIOMPHALE—dans une nouvelle série de drames puissants, héroïques, conduite par la firme qui, la première a lancé le film parlant et les comédies musicales; et, qui récemment a produit "The Story of Louis Pasteur" et "The Green Pastures". Dans des studios spécialement agrandis pour produire ces nouveaux films, Warner Bros. commencent la nouvelle saison avec une série de nouvelles productions qui éclipsera tous les efforts qui ont été faits dans le passé. Le premier de ces grands films, sera
ANTHONY ADVERSE
D'après le célèbre roman de
HERVEY ALLEN
Plus de 2648 artistes avec
Fredric MARCH
et
OLIVIA de HAVILLAND
ANITA LOUISE · DONALD WOODS
EDMUND GWENN · CLAUDE RAINS
LOUIS HAYWARD · · · Steffi Duna
Gale Sondergaard · Billy Mauch · Akim Tamiroff · Ralph Morgan · Henry O'Neill
Directed by MERVYN LEROY
Brillant comme il l'est, "Anthony Adverse", n'est cependant que le prélude d'une série continue de films extraordinaires venant de Warner Bros.:
MARION DAVIES and CLARK GABLE in "CAIN AND MABEL"
"CHARGE of the LIGHT BRIGADE"—Starring ERROL FLYNN & OLIVIA de HAVILLAND
"GREEN LIGHT"—From the Celebrated Best-Seller by Lloyd C. Douglas
KAY FRANCIS in "GIVE ME YOUR HEART"
Toutes les aventures extraordinaires et tumultueuses de ce volume de 1224 pages et de 495,000 mots revivent miraculeusement dans les 412 scènes de cette production de 2 heures et quart.
WARNER BROS. PICTURES







Public Enemy's Wife

Un film Warner Bros

Avec

Pat O'Brien - Margaret Lindsay - Robert Armstrong Cesar Romero - Dick Foran Richard Purcell - Joseph King - Addison Purcell. Metteur en scène, Nick Grinde.

Margaret Lindsay est une jeune fille qui réussit à enfoncer (l'expression est exacte dans les circonstances) les portes d'Hollywood par un bluff. Sa conscience n'en est pas pour cela affectée outre mesure. L'accent anglais qu'elle imposa à ses paroles est une preuve de son habilité, et c'est précisément cet accent britannique qui la fit accepter par les directeurs des compagnies cinématographiques. On avait besoin d'une jeune fille qui eut cet accent et Margaret Lindsay se présenta avec crânerie, débita des mots avec cet accent particulier et se vit accepter d'emblée.

Elle naquit le 10 septembre 1910 à Dubuque, Etat de L'Iowa. Ses parents se nommaient Kies, et appartenaient à la haute société. Dès sa tendre jeunesse elle voulut devenir une actrice et entra peu après au National Park Seminary de Washington où elle gradua dans les arts dramatiques. Mais il n'y avait aucune place de libre pour elle à New-York et elle prit le paquebot pour Londres où elle réussit pendant six mois à jouer des rôles de seconde importance. Elle obtint enfin son premier grand rôle dans *Great Deception.*

Un film magnifique était en cours "Cavalcade". Une jeune fille à l'accent anglais était nécessaire. Il est inutile d'ajouter que Margaret Lindsay avec son entregent, son audace et son petit truc obtint le rôle. Et depuis, elle n'a cessé d'acquérir des succès si francs et si spontanés que la compagnie Warner vient de lui confier la vedette du film *Public Enemy's Wife.*

Si vous êtes un jeune homme en quête d'aventures amoureuses vous aurez plus d'un rival si vous rêvez de faire la cour à Margaret Lindsay car tout un essaim de jeunes beaux l'assaillent et la suivent de près. D'ailleurs, explique-t-elle, "je n'ai pas l'intention de me marier avant plusieurs années; je veux auparavant assurer mes positions à l'écran avant d'envisager cette question de mariage".


... Un majordome et une belle aristocrate aux prises!
Elle décroche un premier prix en trouvant un oublié de la société et y perd son coeur! Car elle rencontre l'homme de ses rêves! Elle en fait son majordome et il la fait cesser ses escapades!
Universal présente
William Carole
POWELL·LOMBARD
MY MAN "Godfrey"
avec... Alice BRADY ◆ Gail PATRICK ◆ Jean DIXON
Eugene PALLETTE ◆ Alan MOWBRAY
MISCHA AUER JOHN LIGHT PAT FLAHERTY
ROBERT PERRY FRANKLYN PANGBORN
Tiré du célèbre roman paru dans "Liberty" magazine et dû à la plume d'Eric Hatch, "Irene, the Stubborn Girl", et la nouvelle adaptation cinématographique, "My Man Godfrey".
Production et direction de GREGORY LACAVA
CHARLES R. ROGERS, chef de production.
3B
Le premier triomphe de la nouvelle saison théâtrale!

Lettre d'Irène Dunne

La vedette du film Mme Curie *(Universal) nous envoie une lettre des studios. Elle nous raconte son voyage à Paris, où elle a rencontré la fille de la célèbre savante qui découvrit le radium.*

Le *Courrier du Cinéma,*
Montréal, Canada.

"Je suis merveilleusement enchantée depuis ces six dernières semaines parce que j'ai eu les vacances les plus agréables en compagnie de ma mère et de mon mari, en France et en Angleterre. Vous pouvez facilement imaginer nos émotions en nous embarquant à bord du *Queen Mary* au premier voyage de retour en Europe de ce super-paquebot. Nous sommes revenus sur un autre paquebot non moins luxueux *La Normandie.*

"Je me suis particulièrement intéressée à regarder avec des yeux ébahis la somptueuse boîte de nuit du *Queen Mary,* parce que les magnifiques peintures murales peignant les diverses manifestations du monde et des choses de la scène sont l'oeuvre du fameux artiste anglais, Doris Zienkeisen. Cet artiste a dessiné plus de 200 costumes et toilettes de mon dernier film, *Show Boat.* Et c'est en causant de l'immortel roman d'Edna Ferber que nous arrivâmes à Londres le soir même où la première de l'Empire avait lieu. Dès qu'on me vit on me véhicula du paquebot au cinéma du square Leicester pour paraître en personne sur la scène pendant et après la représentation, où on me présenta une magnifique gerbe de fleurs aux applaudissements frénétiques des spectateurs. On offrit ensuite un banquet à l'hôtel Dorchester en l'honneur de James Whale, le metteur en scène de *Show Boat.* Paul Robeson, qui figurait *Old-Man-River-Joe,* y assistait de même que sir Cedric Hardwicke et Edith Day. Sur le coup de minuit Lord Portal, qui présidait ces festivités, félicita E. H. Cochrane, président des *Universal Pictures,* par voies téléphoniques au-dessus de l'Atlantique. La réponse de M. Cochrane à New-York fut très claire et limpide au point qu'aucune de ses paroles ne fut perdue dans l'auditoire. Je ne cesserai jamais de m'étonner des merveilles de notre époque.

"L'une des principales raisons qui me conduisit à Paris fut d'entreprendre des recherches sur la vie de Mme Marie Slodoska Curie, la co-découvreur avec son mari du radium et la femme la plus célèbre parmi les savants de tous les temps.



IRENE DUNNE, en plus d'être une vedette estimée touche le piano à merveille. Elle paraît ici dans son studio.

"Comme vous le savez, la compagnie *Universal* a acheté les droits d'une pénétrante biographie de Mme Curie, écrite par sa fille, Eva Curie; volume qui sera publié par la maison d'éditions Doubleday-Doran à l'automne. Il était naturel, vu que je serai la principale vedette féminine de ce film, que je me rende à Paris pour visiter la maison et les laboratoires de cette inestimable savante dont j'aurai à interpréter et à ressusciter la carrière.

"Eve Curie m'a reçue fort affectueusement et elle m'a raconté d'étonnantes anecdotes sur les premiers déboires et les triomphes subséquents de sa mère et de son père. Elle m'a montré un grand nombre des souvenirs de Mme Curie et m'a confié plusieurs journaux français et polonais ainsi que des découpures de magazines traitant de ses parents; elle m'a également donné des photographies intimes de Mme Curie,

(suite à la page 28)

Programme Universal pour 1936-1937

Voici quelques-uns des principaux films que Universal mettra sur le marché mondial durant 1936-1937.

Madame Curie .... avec Irene Dunne
Hippodrome .... inc. 1
Time out of Mind .... dist. inc.
Everybody sings
Reno in the Fall .... dist. inc.
My Children, L'histoire de la famille Dionne
The Luckiest Girl in the World......dist. inc.
Roxana .... dist. inc.
Class Phophecy .... dist. inc.
Four Days' Wonder .... Jeanne Dante
Lessons in Society .... dist. inc.
Rich and Reckless, ...
Edmund Lowe et Gloria Stuart
My Man Godfrey ....
William Powell et Carole Lombard
Melody Lady .... Comédie musicale
Two in a Crowd ....
Joan Bennett et Joel McCrea
As Good as Married .... dist. inc.
The Magnificent Brute .... Victor McLaglen
Flying Hostess .... dist. inc.
Man in the Cab .... Boris Karloff
Children of Broadway .... dist. inc.
Coast Guard .... dist. inc.
Three Smart Girls.............................dist. inc.
California Straight Ahead .... dist. inc.
Son of a Champion, Roman de Jack London.

Six films de Buck Jones et plusieurs comédies musicales et autres films dont les titres et les distributions seront incessamment annoncés.

My Man Godfrey

La plus désopilante comédie, avec Carole Lombard et William Powell

Lorsque le film *Love Before Breakfast*, dans lequel brilla Carole Lombard fut terminé, la compagnie *Universal* prisa si bien le jeu de la blonde actrice qu'elle décida d'inclure Mlle Lombard dans une autre production *Universal*. Et lorsque Charles R. Rogers, vice-président en charge de la production, acheta les droits pour l'écran du roman hilarant de Eric Harch, *My Man Godfrey*, il n'eut d'autres choix pour les deux principaux rôles que Carole Lombard et William Powell.

Carole Lombard est une personnalité intéressante. Pour les millions de cinéphiles qui l'admirèrent sur l'écran elle peut être une somptueuse figure mais pour l'armée de travailleurs qui l'entoure sur le plateau elle est tout simplement une jeune femme d'agréable compagnie.

Carole Lombard est peut-être la personne la moins fière de la colonie du film. Elle est sèche, franche; mais celui qui fait affaire avec elle n'est jamais dans une situation équivoque. Il sait à quoi s'en tenir.

La plupart des étoiles qui tiennent une position à l'écran telle que Carole Lombard tiennent aussi le haut du pavé avec orgueil et ostentation. Elles arrivent au studio dans de luxueuses automobiles, elles portent ce qu'il y a de plus nouveau et de plus riche en fait de toilettes, elles entourent leur personne de mille et un soins et fantaisies pendant même qu'elles évoluent devant les caméras. A cause de leur rang d'étoile elles

(*A suivre page* 25)



Doris Dudley
R. K. O.

Programme de Warner Brothers, First National et Cosmopolitan pour 1936-1937

Ces compagnies annoncent qu'elles mettront sur le marché 60 productions. M. Jack L. Warner, vice-président, a déclaré que la compagnie continuera à produire des films de 120 minutes dans le genre de "The Story of Louis Pasteur" et "A Midsummer Night's Dream". Les 60 productions annoncées comprennent huit pièces du Broadway, dix-huit qui seront tirées de romans et de nouvelles, sept seront basées sur "les titres en première manchette dans les journaux", six seront des biographies dans le ton du film *Pasteur*, six seront des films de l'ouest et les quinze autres tirées de sources diverses.

Voici les titres des principaux films:
Three Men on a Horse.
Call it a Day.
The Desert Song, en couleurs.
White Horse Inn.
A Slight Case of Murder.
The Fortune Hunter.
Give Me Your Heart.
Anthony Adverse.
Cain and Mabel.
The Sea Hawk.
The Adventures of Robin Hood.
Green Light.
Men Are Such Fools.
God's Country and the Woman.
The Prince and the Pauper.
The Head of the House of Coombe.
And it All Came True.
Earthworm Tractors.
The Marriage Clause.
Slim.
The Making of O'Malley.
Return From Limbo.
The Schoolhouse in the Foothills.
You're Are All I want.
Kid Gallahad.
China Clipper.
Over The Wall.
Mountain Justice.
Sergeant Murphy .
Gold is Where You Find It.
Black Legion.
Draegerman Courage.
The White Rajah.
Danton.
Joan of Arc.
Panama Canal.
The Mississippi Bubble.
The Story of Beethoven.
The Charge of the Light Brigade.
The Gentleman from Kimberley.
Another Dawn.
Gold Diggers of 1937.
Submarine 262.
Stage Struck.
Marseillaise
Let's Pretend.
Mistress of Fashion.
Mister Melody.
Polo Joe.
Ready, Willing and Able.
Three-a-Day.



Walter Abel, R. K. O.

» » Potins de France-Film « «

Une nouvelle sélection de films qui seront présentés sur les écrans de la grande Compagnie canadienne-française

Bourrasque.
Une rose effeuillée.
Michel Strogoff.
La Marraine de Charley.
Lucrèce Borgia.
Anne-Marie.
Le joli monde.
La tendre ennemie.
L'argent.
Marinella.
Le Golem
L'énigmatique gentleman.
Le Nouveau Testament.
Les deux gamines.
Le grand refrain.
Club de femmes.
L'Inspecteur 109.
Les deux gosses.
Veille d'armes.
Le passager.
Haïda-Troïka.
La belle équipe.
La terre qui meurt.
Les grands.
Le disque 413.
L'appel du silence.
Les loups entre eux.
Une gueule en or.
Vertige d'un soir.
Le calvaire de Cimiez.
Nitchevo.
Les pattes de mouche.
La souris bleue.
La joueuse d'orgue.
Jacques et Jacotte.
Inspecteur Grey.
Tout va très bien, Madame la Marquise.
Un de la Légion.
Aventure à Paris.
Un mauvais garçon.
La peau d'un autre.
Les gais lurons.
Mister Flow.
Moutonnet à Paris.
Les sept manteaux de la bête.
Les réprouvés.
César.
Topaze.
27, rue de la Paix.
La Dame de pique.



La belle artiste Mona GOYA que nous verrons prochainement sur les écrans de France - Film

Un chic type

JEAN GABIN

Quand on parle de Jean Gabin à l'un de ses amis, celui-ci répond invariablement: "C'est un chic type!" C'est, en effet, l'expression qui le caractérise le mieux.

Jean Gabin, qui est bien de Paname, comme Maurice Chevalier, est un camarade loyal et bon que tout le monde aime au studio et à la ville. C'est un sportif, un vrai sportif, et, quand il ne tourne pas, il fait du football ou du vélo. Au cinéma, il ne joue pas les amoureux transis, les héros mélancoliques et tourmentés. Il représente le gars rude et fort, optimiste, qui ne s'en fait pas. Il s'en fait si peu qu'il arrive au studio sans connaître son texte. Il l'apprend vivement cinq minutes avant de tourner. Ca lui suffit. Deux jours avant la première prise de vues, il passe chez le costumier prendre ses affaires, parce que tout de même, avoue-t-il, il ne faut pas exagérer.

C'est peut-être parce qu'il ne s'appesantit pas sur son personnage et qu'il ne cherche pas à trop bien faire, que Jean Gabin atteint à tant de naturel et tant d'humanité. Il est le fils d'un vieil acteur qui eut son heure de célébrité; c'est peut-être par un vieil atavisme que Jean Gabin joue si naturellement tous ses rôles. C'est au concert qu'il débuta. Il s'était fabriqué lui-même un tour de chant, grâce à quelques chansons entendues au hasard des coins de rues. On devine les rebuffades qu'il essuya dans les antichambres directoriales. Mais il avait la foi. Il débuta dans une revue des Folies-Bergères et, quand on lui demande quel rôle il tenait, il a coutume de répondre:

— Je faisais les becs de gaz dans le lointain.

On ne peut rien lui arracher de plus.

Il fut engagé aux Bouffes où il joua l'opérette. C'est là que le cinéma vint le chercher. Son premier rôle fut dans le film **Chacun sa chance.** Aux côtés de Raymond Cordy, qui interprétait un cordial et joyeux pochard, Jean Gabin exerçait le métier de vendeur. Il s'y fit remarquer par sa bonne humeur et son naturel. Il est difficile de nommer tous les rôles qu'il joua depuis quelques années. Son meilleur souvenir est peut-être **La Belle Marinière**, parce qu'il aime tout ce qui se passe sur l'eau. Il n'oublie pas qu'il a été marin. Il fut même un soldat assez batailleur qui connut des coups durs.

Nous demandons à Jean Gabin s'il retournera au **music-hall** ou à l'opérette, il répond:

— Oui, j'aime le concert et j'y reviendrai, mais pas maintenant. C'est encore trop tôt. Pour chanter au **music-hall**, il faudrait que je refuse des offres cinématographiques et je n'y pense pas pour l'instant. Et puis, pour ma rentrée sur la scène, je voudrais faire quelque chose de très bien. Pour mettre un tour de chant au point, il faut six mois. Il faut chercher des chansons, en entendre des tas pour en trouver une bonne. Il faut les apprendre, les étudier, les essayer. Tout cela est très long. Et cela ne me tente pas encore. D'ailleurs, le cinéma m'accapare trop pour le moment et je ne suis pas encore assez "rupin" pour refuser du "fric".

Ainsi parla le gars de Paname.

"My Man Godfrey"

(*Suite de la page* 22)

affichent de la morgue et se tiennent à l'écart des équipes d'ouvriers, lesquels, après tout, sont des manoeuvres nécessaires au succès de la production cinématographique.

Carole Lombard est toute autre. Elle arrive au studio dans un modeste coupé. Elle n'a pas de chauffeur en livrée. Son chauffeur, c'est Madelyne Fields, sa fidèle secrétaire et compagne connue à Hollywood sous le sobriquet de "Fielsie". Les salutations de l'actrice au portier ou à tout autre compagnon de travail consistent dans une délicieuse diablerie enfantine — une grimace — Carole Lombard tire la langue d'une façon si amusante que ce geste est interprété comme un signe d'amitié.

Elle se maquille elle-même, se coiffe elle-même à moins qu'elle n'ait une coiffure fort compliquée à se composer. Et lorsqu'elle fait son entrée sur le plateau, tous, depuis le directeur jusqu'au chef électricien poussent un soupir d'aise car travailler avec elle est un véritable plaisir.

Durant le filmage de *My Man Godfrey* elle refusa des invitations à dîner de plusieurs célébrités d'Hollywood mais elle trouvait le temps de s'asseoir à la table du chef électricien et de la famille de ce dernier. Ecoutons maintenant Carole Lombard parler joyeusement du filmage de *My Man Godfrey*.

"Parfois je pense que jouer dans des films est la chose la plus folichonne qui soit au monde. C'est peut-être la raison pour laquelle j'aime tant cette carrière. Au fait, je viens de vivre les sept semaines les plus hilarantes et les plus déridantes dont j'aie souvenir tant dans ma vie privée que dans ma carrière d'artiste. "Comprenez bien que William Powell et moi avons tourné une comédie de Eric Harch, tirée de son roman *My Man Godfrey*.



CAROLE LOMBARD, vedette de "My Man Godfrey" répond elle-même aux lettres de son volumineux courrier.

Pendant tout le cours de la production, pendant chaque minute ce fut comme si nous avions été dans un asile d'aliénés. Vous pouvez vous faire une idée de l'atmosphère dans laquelle nous avons tous vécu durant ces sept semaines en vous disant que le directeur et metteur en scène lorsqu'il eut terminé son travail se fit admettre dans un sanatorium. L'effort intellectuel et nerveux que Gregory LaCava eut à fournir pour agencer intelligemment ces situations à contre-sens et baroques résultèrent dans une dépression nerveuse.

"*My Man Godfrey* raconte les aventures d'Irène Bullock (rôle que je figure) que ses amis et ses ennemis surnomment la plus insensée débutante qui ait fait partie de la société new-yorkaise. Les toutes premières scènes commencent lorsque Gail Patrick (ma soeur dans le film) et moi-même partons avec la mission de ramener *Un Homme Oublié* et de l'amener au Waldorf-Astoria où Alice Brady (Mme Bullock) donne une grande fête. Gail et moi avons l'idée saugrenue de jeter le dévolu sur un de ces milliers de chômeurs qui ont élu les parcs comme leur domicile. Nous le trouvons ce chômeur dans la personne de William Powell, la figure disparaissant sous une barbe de quinze jours. De là commencent dans un feu-roulant une série de scènes plus abracadabrantes les unes que les autres.

"Bien que Bill Powell et moi-même n'avions pas joué ensemble depuis trois ans et bien que nous sommes divorcés nous sommes demeurés les meilleurs amis du monde. Nous avons commencé la première scène en nous donnant franchement la main. Mais au lieu de tendre la main l'un vers l'autre, l'atmosphère était si remplie de fantaisies baroques, que nous nous sommes approchés instinctivement et posant notre nez l'un sur l'autre nous nous le sommes frotté comme font les Esquimaux dans leurs moments les plus joyeux. Ainsi se poursuivit le filmage de cette production la plus désopilante. Je souhaite que le public ait seulement la moitié du plaisir que nous avons eu à la tourner et je suis assurée que ce sera la soirée la plus joyeuse de sa vie."

William Powell, qui tient le premier rôle masculin dans *My Man Godfrey*, fit ses débuts dans la troupe dramatique de son collège. Après avoir gradué, il abandonna l'idée de se faire recevoir avocat et empruntant $700 d'une de ses tantes, il prit le train pour New-York. Il suivit les leçons de l'Académie américaine des Arts dramatiques et obtint bientôt un rôle dans la pièce *The Ne'er Do Well* au salaire de $49 par semaine. Au printemps de 1913 il eut plus de succès et entreprit une tournée à Pittsburg, Portland, Buffalo et Boston. Son premier rôle à l'écran fut aux côtés de John Barrymore dans *Sherlock Holmes*. C'est le film *Beau Geste* qui fit jeter sur lui les yeux des directeurs des compagnies cinématographiques.



IRENE DUNNE, (*Universal*).

LE MENDIANT FLEURI

Roman Complet par Arthur Saint-Pierre

Qui était-il et d'où venait-il? Nul parmi les milliers de passants à qui chaque jour depuis bientôt un mois il demandait l'aumône, n'aurait pu le dire. Et qui donc au surplus se souciait de le savoir?

Ce n'était sûrement pas un professionnel de la mendicité.

Ses vêtements, minables certes, usés à la corde, troués par place et trop minces pour la saison n'avaient pourtant rien des audacieuses guenilles, uniforme de la profession. Ils gagnaient même cette étonnante gageure de paraître décents et propres malgré l'usure, la poussière et les taches. Un melon, jadis noir en dépit de son actuelle nuance gris-verdâtre, et des chaussures de pointure réduite, dont l'ancienne finesse se révélait encore dans leur décrépitude, complétaient l'accoutrement du miséreux, sans réussir à lui donner cette espèce d'intérêt un peu morbide, qui n'est pas toujours de la pitié vraie, mais qui — et c'est ce qui importe — fait quand même tomber les pièces brunes ou blanches dans la main tendue. Les divers morceaux de ce costume avaient entre eux et avec leur possesseur une sorte d'harmonie. Ensemble ils avaient sans doute connu de meilleurs jours, ensemble ils avaient vieilli, l'homme faisant durer sa défroque parce qu'il s'y était attaché, s'y trouvait à l'aise et la préférait aux vêtements plus confortables peut-être, mais disparates et sans élégance, qu'il aurait pu se procurer. De toute évidence, ce singulier mendiant donnait à sa toilette des soins que ses concurrents auraient jugé peu pratique d'accorder à la leur. Il n'avait pas le sens de sa profession.

Il n'en avait pas non plus le physique. Il n'étalait aucune infirmité vraie ou simulée, aucune tare, aucune difformité choquante et pitoyable à la fois. La vieillesse elle-même ne l'avait pas encore atteint. Il pouvait avoir tout au plus cinquante ans, sans doute avait-il plusieurs années de moins car une longue barbe brune, que la caresse souvent répétée de sa main gardait soyeuse et disciplinée devait le faire paraître sensiblement plus vieux que son âge. Il était maigre aussi, et extraordinairement maigre, et un observateur attentif se serait bien vite rendu compte qu'il le devenait chaque jour davantage; mais sa maigreur pouvait être affaire de tempérament aussi bien que de privation, tandis que, au surplus, il n'y avait pas d'observateur attentif...

Mais ce qui achevait de le déclasser, d'en faire un mendiant archi-raté, sans la moindre chance de succès dans la carrière qu'il paraissait avoir bien imprudemment embrassée, c'était ses manières positivement distinguées; le port — le croira-t-on? — incontestablement fier de sa tête et, pardessus tout cela la singulière discrétion de ses appels à la charité des élégantes distraites ou des passants affairés qui défilaient indifférents devant lui. Il avait du tact, une réserve qui ne venait pas de sa timidité mais de son savoir-vivre. Ce gueux avait l'air d'un gentilhomme déguisé et vous tendait la main avec une aisance de bonne compagnie, sans y mettre la moindre insistance, peut-être même avec un soupçon de hauteur.

Dédaignant de s'imposer, trop bien élevé pour se rendre encombrant afin qu'on le paie pour se débarrasser de lui, la grande majorité des gens, absorbés par eux-mêmes, passaient sans même le voir, sans soupçonner dans tous les cas la profondeur de sa misère, le vide de son estomac, la lente et cruelle agonie de ses cellules vitales mourant d'inanition. Mendiant trop effacé, il perdait encore les largesses de tous ceux qui font ostentation de leur charité; de ceux qui, pour éviter que l'une de leurs mains puisse jamais ignorer les générosités de l'autre les font collaborer toutes les deux, en un geste d'envergure suffisante pour être remarqué, à la distribution de leurs aumônes.

Deux catégories de donneurs répondaient seules à ses sollicitations discrètes; ceux qui, bien lestés d'argent et le coeur sur la main, jettent sans discernement une menue monnaie dans toutes les mains tendues; ceux encore, des femmes surtout, qui, guidés par la divine charité, vont tout droit, infailliblement, vers les détresses les plus cachées qui sont presque toujours les plus profondes et les plus dignes d'être secourues. Ni les uns ni les autres, cependant, ne sont bien nombreux, aussi son amaigrissement progressif et rapide s'expliquait-il facilement; il mourait littéralement de faim.

Comment jeune encore, apparemment valide, intelligent à coup sûr et vraisemblablement cultivé, en était-il venu là? Quelle catastrophe, ou mieux peut-être quelle succession d'épreuves inouïes avait pu à ce point énerver tous les ressorts de cette volonté humaine, détremper si lamentablement jusqu'aux moindres de ses fibres morales? Mystère profond, que rien, ni personne ne devait jamais éclaircir.

* * *

Un beau jour de la mi-décembre tirait à sa fin. Le soleil était disparu depuis quelque temps déjà derrière les hautes constructions de la rue Sainte-Catherine, ouest, mais par le couloir des rues montantes on pouvait voir encore ses derniers rayons dont se dorait au sommet la végétation grise du Mont Royal tout proche, et qu'absorbait en leur empruntant un éclat plus cru la neige restée blanche à ces hauteurs.

Le froid, très vif, était d'autant plus pénible à supporter qu'un vent assez fort, soufflant du nord-est, vous cinglait la figure et vous pénétrait jusqu'à la moelle. Pourtant la rue était gaie, pleine de lumière, de mouvement et de bruit. C'était l'approche des fêtes qui mettait toute cette joyeuse animation dans l'air.

Par les portes presque constamment ouvertes des magasins la foule entrait et sortait en deux files pressées et continues. Les trottoirs étaient, comme on dit, noirs de monde, des femmes et des enfants surtout emmitouflés dans d'épais lainages ou de riches fourrures et, pour la plupart, les bras encombrés de paquets. Bravant le froid piquant, ils allaient d'un pas vif, en bavardant avec délices.

Au bord du trottoir des camelots étalaient leurs marchandises aux couvertures voyantes et la grisaille d'innombrables journaux où tranchaient les sections dites comiques, illustrées en couleurs, de plusieurs feuilles des Etats-Unis. Pour combattre le froid qui les envahissait à cause de leur station prolongée auprès de leur étalage, ils battaient du talon avec vigueur et soufflaient sur leurs doigts lourds et bleus. Près d'eux une fillette juive, maigre et jaune, vendait des roses en répétant d'une voix monotone, toujours les mêmes syllabes: **Flowers, flowers, three for a quarter!**

Au fond du trottoir s'abritant de leur mieux dans les anfractuosités des façades, quelques miséreux sollicitaient la charité sous le déguisement transparent de colporteurs de menus objets. Un offrait des crayons, un autre des lacets de chaussures, tandis qu'un troisième, assis sur les moignons de ses jambes coupées, présentait dans une vieille boîte de cigares quelques images pieuses.

Dédaignant ces subterfuges grossiers, plus squelettique que jamais dans ses habits élimés et flottants, le mendiant mystérieux occupait son poste habituel près de l'entrée principale d'un grand magasin à rayons. La journée avait été mauvaise. Frileusement engoncé dans un collet soigneusement relevé, les mains enfouies au fond des larges poches, qui donc serait assez héroïque pour se détacher dans le vent glacial à seule fin de donner une pièce de monnaie à ce miséreux si peu importun! Il n'avait donc rien reçu et semblait même avoir re-

(*A suivre page* 34)

Lettre d'Irene Dunne

(*Suite de la page* 21)

prises à différentes époques de sa vie depuis son enfance jusqu'à sa mort en 1934. Ces photographies sont pour moi un véritable trésor car elles contribueront à reconstituer plus fidèlement les costumes et toilettes que j'aurai à porter lorsque je tournerai le film, *Madame Curie*. Nous avons photographié les Laboratoires Scientifiques et le charmant petit appartement historique regardant la Seine sur l'Ile St-Louis, situé à une faible distance de l'église Notre-Dame où la famille Curie a vécu pendant 23 années. Toutes ces choses historiques seront reproduites, avec tous les détails authentiques lorsque les artistes, les architectes et les ouvriers commenceront à les construire pour les besoins du film.

"Eve Curie et sa soeur aînée, Mme Irène Joliot-Curie, qui récemment fut nommée par le gouvernement Léon Blum, secrétaire adjointe du Service Social, parlent couramment le français, l'anglais, le polonais avec une égale facilité. Irène marche dans les traces de ses parents en consacrant sa vie à la science et, en collaboration avec son mari, Frédéric Joliot, elle a reçu le prix Nobel pour la physique. Ils vivent fort frugalement et paisiblement et travaillent 10 et 12 heures chaque jour sur des expériences tentant de rendre les rayons radio-actifs assez puissants pour être utilisés en médecine. Leurs moments de loisir sont consacrés à leurs deux enfants, une fillette âgée de neuf ans et un fils âgé de quatre ans.

"Eve Curie est bachelière en sciences et en philosophie du lycée Sévigné mais consacre la majeure partie de son temps à la musique et à la littérature. Elle touche fort bien le piano et elle a à son crédit plusieurs tournées de concert en France et en Belgique. Sous un pseudonyme elle tint pendant plusieurs années la critique musicale de l'hebdomadaire *Candide* et écrivit de nombreux articles sur le cinéma et le théâtre. A l'âge de 16 ans, elle accompagnait Mme Curie dans son célèbre voyage dans les principales villes des Etats-Unis ou sa mère reçut partout des réceptions triomphales. J'inscrivis quantité de notes pendant que la fière jeune fille racontait les impressionnantes cérémonies qui se déroulèrent à la Maison Blanche lorsque le président Harding présenta à son illustre mère un gramme de radium évalué à $250.000 comme un cadeau des "Femmes de l'Amérique".

"Le public, j'en suis certaine, sera intéressé à connaître davantage Mme Curie tout court que Mme Curie, le savant. Je crois que cela nous fait mieux connaître et aimer une illustre personne lorsqu'on la voit près de soi et que nous entrons dans les petites confidences, les goûts, les aversions, les particularités de sa vie intime. Par exemple je perdis beaucoup de ces préventions lorsque j'appris de quelle façon Mme Curie usa une paire de pantouffes un certain soir qu'elle aima à se livrer à la danse; car non seulement elle aimait la danse mais aussi les sports tels que la natation, le patin et le ski. Tous ces petits à-côtés de la vie nous les font estimer davantage et ne réduisent en rien leur gloire.

"Mais je n'ai pas consacré tout mon temps à Paris dans des recherches seulement. J'ai trouvé du temps pour visiter les vieilles boutiques des antiquaires sur la rive gauche où j'achetai plusieurs objets pour ma maison à Holmby Hills, Californie. On a refait mon jardin pendant mon absence et je suis très contente d'avoir enfin un foyer à moi. Je l'ai baptisé "Ma Maison de Six Mois" car je compte y passer six mois chaque année avec ma mère, et les autres six mois à New-York avec mon mari, le Dr Griffin, que sa profession retient dans l'est sauf quelques brèves visites sur la côte.

"Pourtant, bien que vous ne me croyez pas, Mesdemoiselles, j'ai fait très peu d'achats de robes à Paris car je préfère dessiner moi-mêmes mes toilettes. Et lorsqu'il s'agit de vêtements de sports j'estime que l'on trouve à Hollywood même tout ce que l'on désire."

Irene Dunne



M. ROBERT HUREL, président de France-Film, est de retour à Montréal revenant d'un voyage en Europe. Il présidera prochainement le congrès annuel de France-Film.

◆◆◆◆◆◆



M. Jos.-A. DeSève, vice-président et gérant-général de France-Film, qui a fait du cinéma Saint-Denis le plus populaire foyer du film français, annonce pour la saison 1936-1937 *la plus forte programmation jamais offerte aux habitués de ce cinéma.*

En Séance Privée

M. J. A. De Sève, gérant général de France Film, nous conviait récemment à la vision de deux films français: "Le Nouveau Testament" et "Adhémai au Moyen-Age", montrés en représentation privée.

"Le Nouveau Testament" de Sacha Guitry, est un bijou de film qui ,tour à tour, nous fait sourire et nous émeut. D'un ton badin, rempli de philosophie, à la Sacha Guitry, ce film, peut être vu par tout le monde.

Sacha Guitry, prince des comédiens, nous a charmés; c'est bien lui le plus grand acteur français, celui qui sait captiver un public et garder toujours intact l'attention de son auditoire.

"Le Nouveau Testament" fut filmé sans que l'on toucha une seule virgule de la pièce et c'est mieux ainsi. Les répliques amusantes fusent sans cesse et à travers la simple philosophie du docteur Marcelin, nous retrouvons la vie même, cette vie que nous menons chaque jour et que nous pouvons voir partout autour de nous.



Sacha Guitry

En résumé, un très grand film, d'une charmante simplicité et dont l'ironie souriante ne manquera pas d'amuser et d'émouvoir bien souvent les spectateurs. Nous rendons grâce à Sacha Guitry d'avoir ôsé porter à l'écran intégralement cette oeuvre que la renommée aux cent bouches avait porté jusqu'à nous. Nous lui rendons grâce, non seulement de l'avoir joué avec tout son coeur, mais aussi d'avoir pris pour interprète tous ceux qui créèrent "Le Nouveau Testament".

La Direction de France Film peut se réjouir d'avoir reçu un tel film et tous ceux qui le verront seront enchantés d'avoir pu admirer un des plus beaux films français de la saison.

"Adhémai au Moyen-Age" est un film très public, d'une gaieté irrésistible qui plaira tant par l'originalité que par les soucis des décors et l'interprétation.

C. NEMA.



Scènes de trois grands films français qui passeront sur les écrans de France-Film. — A gauche, Lilian Harvey et Henry Garat, dans Les Gais Lurons; *à droite, Charles Vanel et Gaby Morlay dans* Les Grands; *puis, ci-contre, Henri Rolland et Marcelle Chantal, dans* La Gondole aux Chimères, *d'après le célèbre roman de Maurice Dekobra.*

Faites de la

PHOTOGRAPHIE EN COULEURS

cet automne

● Tous les tons depuis l'écarlate de l'érable, les ors du noyer et le rouge sombre du chêne.—Faites de la photographie en couleurs cet automne. En employant votre FILMO et un rouleau de la nouvelle pellicule coloriée vous pouvez reproduire chaque scène dans ses décors et son atmosphère naturels. Avec le FILMO "DOUBLE 8" ou le 16 mm. à emmagasineur "121", *vous reproduisez fidèlement ce que vous avez photographié.*



WITH A FILMO "Double 8"

● Le FILMO "Double 8", la plus petite et la plus légère des caméras cinématographiques, est spécialement équipée pour reproduire des films en couleurs de 8 mm. Sa lentille Taylor-Hobson F. 2.5 de 12 mm.½ est adéquatement disposée pour ce faire. Son disque qui se ferme dans un mouvement de rotation fournit une vue d'ensemble uniforme sur la surface entière à photographier — ceci est particulièrement important aux usagers du film colorié. Avec téléphoto interchangeable instantanément et lentilles rapides. Elle comprend également un calculateur pour exposés et des verres d'approches pour repérer tous les points de vue. Vitesses: 8, 16, 24, 32. Prix $105.00. Un modèle ultra rapide qui prend 64 images au ralenti.



WITH A FILMO "121"

● Cette attrayante caméra de 16 mm avec emmagasineur vous permet de changer à volonté le film noir et blanc pour le film colorié sans crainte de produire aucun obscurcissement ou buée. L'introduction se fait dans une seconde. Légère, compacte elle est munie d'une excellente lentille Taylor-Hobson Cooke F 2-7 mise parfaitement au point pour la couleur et interchangeable avec des lentilles rapides F 1-5 et lentilles téléphoto. Munie aussi de verres d'approches à la hauteur de la ceinture et de l'oeil ainsi que d'un calculateur pour exposés. Prix, seulement $101.50.

En vente chez les principaux marchands d'accessoires de photographie dans les principales villes. Demandez au détaillant le plus proche du FILMO de vous donner une démonstration ou écrivez à

ASSOCIATED SCREEN NEWS

5271, AVENUE WESTERN, MONTREAL, QUE.

21 EST, RUE RICHMOND, TORONTO, ONT.





"My American Wife"

(Paramount)



Avec

Francis Lederer

Ann Sothern - Fred Stone

Billie Burke

"My American Wife" raconte les aventures d'un aristocrate, en l'occurrence le comte Ferdinand von und zu Reideidenach, qui épouse une riche jeune fille des Etats-Unis et qui s'établit sur un ranch de l'Arizona en dépit des ambitions de sa jeune femme qui voudrait tenir grand salon toute l'année durant.

* * *

L'acteur le plus superstitieux d'Hollywood est sans contredit Francis Lederer qui joue le rôle du comte Ferdinand dans le film Paramount "My American Wife". Il porte toujours dans les poches de son habit la patte d'un lapin; il fait le tour du plateau avant d'y monter, et jamais il ne mangera à une table sur laquelle les ustensiles sont croisés l'un sur l'autre.

* * *

Les membres de la distribution du film "My American Wife" composent une véritable Société des Nations. En plus de Ann Sothern on y remarque Francies Lederer qui est un Tchéco Slovaque; Ernest Cossart est un Anglais; Richard Harlan, metteur en scène adjoint, est un Péruvien. Dans les scènes d'atmosphère on y souligne cinquante Indiens, cinq Allemands, trois Russes, un Japonais, deux Grecs, huit Italiens, un Bulgare et trois Autrichiens.

* * *

Les débuts de Francis Lederer n'ont pas été des plus faciles. Il travaillait dans un théâtre, le vieux théâtre allemand à Prague, mais pas comme acteur. Il lavait les carreaux, balayait le parquet au formidable salaire de $1.20 par semaine. Pour augmenter son revenu il était étalagiste dans un magasin à rayons.



Les cinéphiles canadiens ont l'avantage depuis quatre ans de mieux connaître leur pays grâce à l'initiative d'une compagnie canadienne, l'"Associated Screen News" qui produit et distribue dans tous les cinémas des sujets courts éducationnels, sous deux titres différents: les SPORTS CHATS et les CANADIAN CAMEO. Ci-dessus une scène tirée de l'histoire de la force policière la plus célèbre au monde: la Gendarmerie Royale canadienne. "Making Mounties" retrace l'organisation de ce ce fameux corps policier.



L'un des attraits des films de l'ASSOCIATED SCREEN est la riche musique qui s'y incorpore et qui est fournie par l'orchestre CANADIAN CAMEO. Ci-dessus les musiciens répètent.



Mary of Scotland, *un des plus beaux films de la* R. K. O., *qui met en vedette Katharine Hepburn et Frederic March.*

Le Mendiant Fleuri

(*Suite de la page* 27)

noncé à l'espérance de recevoir quelque chose, car à mesure que la journée avançait, son geste de sollicitation s'était fait de plus en plus discret, pour finir par cesser à peu près complètement. Pourtant, il restait obstinément à sa place, les yeux fixés sur la porte du magasin, comme s'il attendait la sortie de quelqu'un.

Chassés par le froid et l'heure toute proche du souper, les passants commençaient à se faire rares. Les pseudo-colporteurs, sachant par expérience qu'il n'y avait plus rien à faire, s'en étaient allés eux aussi les uns après les autres. Seul, lui ne bougeait pas et persistait à surveiller l'entrée du magasin.

Sans doute que sa longue patience va enfin être récompensée, car voilà que sa figure s'illumine, qu'une sorte d'extase s'allume dans ses yeux caves. Il s'arrache de son coin, où le gagnait un dangereux engourdissement, et s'avance avec empressement, mais non sans peine, vers une jeune fille merveilleusement belle qui s'échappe de la porte tournante.

Elle le voit s'approcher sans surprise, car depuis plusieurs jours qu'elle vient à cette maison pour ses achats des fêtes, elle le trouve toujours sur son passage. C'est sans doute, pense-t-elle, parce que dès leur première rencontre, touchée par cette même discrétion et cette même fierté qui en repoussaient tant d'autres, elle lui avait tendu une pièce blanche, avec un sourire où elle avait mis toute sa sympathie. Ce geste et ce sourire, elle les avait répétés à chaque occasion et il était donc naturel que le malheureux, peu habitué à une pareille bienveillance, profitât de toutes les occasions pour en recevoir le témoignage.

Insoucieuse du froid et du vent, elle s'arrêta donc et ouvrit sa sacoche pour y chercher de la monnaie. Elle n'y trouva qu'une pièce de vingt-cinq sous qu'elle s'apprêtait à tendre au miséreux, quand la petite Juive se précipita presque sur elle et lui tendit quelques roses qui lui restaient, en disant d'une voix suppliante: **Flowers, Madam, only twenty-five cents!**

La jeune fille hésita un instant. Mais, se découvrant dans un geste parfait d'homme du monde, le mendiant lui dit:

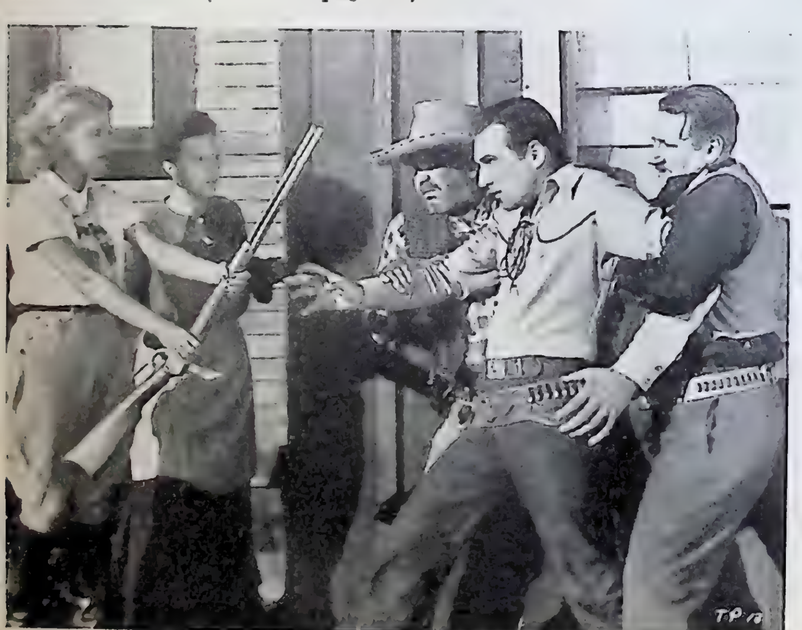
"Achetez les fleurs, Madame!"

Machinalement, elle obéit. Alors, toujours décoiffé, il saisit l'une des roses de sa main restée libre, puis plongeant dans les yeux de la jeune fille un regard tout chargé d'une

(*A suivre page* 35)



Reginald Denny, vedette du film "Midnight Phantom" Régent Films Inc.



Le populaire Tom Tyler dans "Laramie Kid" Régent Films Inc.

Le mendiant Fleuri

(Suite de la page 34)

intense passion, il dit d'une voix profonde et qui tremblait:

"Vous permettez, Madame?"

Presque malgré elle, elle acquiesça d'un signe de la tête.

"Merci", dit-il simplement, et piquant la rose à sa boutonnière, qui depuis longtemps n'avait pas connu ce luxe, il enveloppa la jeune fille d'un long regard si plein d'admiration et d'amour — respectueux pourtant — qu'elle en vibra de la tête aux pieds. Puis il s'éloigna dans la nuit glaciale.

Songeuse, et troublée d'une émotion complexe où entrait de la surprise, de la stupéfaction plutôt, de l'indignation voulue et je ne sais quelle douceur inconsciente, la jeune fille monta dans une luxueuse limousine qui l'attendait à quelques pas de là, et se fit reconduire chez elle.

* * *

Jeune, belle et riche, intelligente au surplus et d'une grâce plus séduisante encore que sa beauté, Hélène Labrie n'en était pas moins profondément malheureuse. Gâtée par ses parents dont elle était la fille unique, adulée par son entourage et le cercle très large de relations sociales que la situation de son père lui avait créées, courtisée par la fine fleur des jeunes gens de son monde et nombre d'autres prétendants qui papillonnaient autour d 'elle, son esprit critique et sa précoce expérience en avaient fait, à vingt-cinq ans, une désenchantée.

Sous le voile ému des conventions et de la politesse mondaines, elle avait vu se nouer et se dénouer tant de perfidies, et souvent de peu propres intrigues, se commettre tant de petites et grandes bassesses, se déchaîner de si bas appétits, et se combattre avec fureur de si peu respectables intérêts, qu'un immense, un insurmontable dégoût avait envahi au point de la submerger toute son âme généreuse et droite.

Le monde, ce monde qui la fêtait et la traitait en souveraine lui faisait horreur. Excessive, comme on est toujours portée à l'être quand on est jeune, elle le condamnait en bloc, et parce que, faute d'occasion sans doute, elle n'y avait jamais vu se manifester un dévouement vrai, un sentiment noble et désintéressé, elle croyait fermement qu'il en était totalement incapable. Les marques d'affection, les protestations d'amitié qu'on lui prodiguait lui étaient pénibles à recevoir, leur manque de sincérité ne faisant pour elle aucun doute.

Les jeunes gens surtout lui inspiraient une répulsion dont sa parfaite éducation, sa remarquable maîtrise d'elle-même et une longue habitude des relations sociales l'empêchaient seules de trahir la profondeur. Elle ne voyait en eux que des coureurs de dots et des viveurs, incapables d'aimer et indignes d'inspirer l'amour.

Elle souffrait d'autant plus de l'universel mépris dont elle enveloppait tous les jeunes gens, qu'il lui devenait de plus en plus difficile de se dissimuler que l'un d'eux un ingénieur, dont la courte carrière renfermait déjà plus que des promesses, avait cessé de lui être indifférent. Ses préjugés tenaces lui disaient: Il ne vaut pas mieux que les autres; moins belle et surtout moins riche, Hélène Labrie ne l'intéresserait en rien. L'amour désintéressé, ça n'existe pas! Mais pendant ce temps, son amour à elle dressait au jeune ingénieur un piédestal, et le conflit ainsi déchaîné dans le coeur de la jeune fille lui était profondément douloureux.

Or, voilà que par le plus inconcevable des hasards, la plus invraisemblable des aventures, il semblait bien que rien qu'en passant quelquefois devant lui et en lui manifestant quelque bienveillance, elle avait allumé chez un être socialement dégradé — mais à coup sûr ni banal, ni méprisable — l'une de ces grandes passions dont elle niait jusqu'à l'existence. Certes, si ce miséreux l'aimait vraiment, l'amour désintéressé n'était pas un vain mot, car tout lui interdisait, même la plus lointaine espérance, d'être jamais tant soit peu payé de retour.

"M'aime-t-il vraiment?" se demandait-elle avec angoisse. Pas un seul instant elle ne s'arrêta à songer quelle souffrance nouvelle un amour aussi fou pourrait amener dans une existence déjà si misérable. Aussi peu égoïste que possible, elle était à cette heure trop absorbée par son propre problème sentimental pour donner même une pensée distraite aux répercussions qu'il pourrait avoir pour d'autres.

Non sans exaltation, elle sentait que le bonheur ou le malheur de sa vie pouvait être décidé par son étourdissante aventure. Et le même raisonnement lui revenait sans cesse à l'esprit. "Si ce mystérieux mendiant-gentilhomme m'aime sans espérance, c'est donc que le grand amour, l'amour désintéressé, l'amour passion est une réalité, non pas seulement une imagination de poète et de romancier. Et alors, pourquoi Paul ne m'aimerait-il pas ainsi, lui aussi?

Puis ses doutes la reprenaient. Comment accorder quelque importance au geste probablement inconsidéré d'un pauvre mendiant? Tout au plus était-il permis de croire, vu l'évidente distinction de ses manières, qu'il avait pris ce moyen d'une délicatesse exquise pour faire secourir une enfant qu'il considérait plus misérable que lui-même, sans cependant repousser la charité qui s'était penchée vers lui.

Quelle folie de s'imaginer que ses yeux avaient pu exprimer autre chose qu'une vive reconnaissance à celle que, pour si peu, il considérait sans doute comme sa bienfaitrice.

Tout ingénieuse qu'elle était, l'explication ne la satisfaisait point, et le débat se poursuivait dans sa pauvre tête fatiguée:

"Il m'aime! L'amour seul peut inspirer une telle action."

"Il ne m'aime pas, il ne peut pas m'aimer, puisqu'il n'y a pas d'amour, rien que des désirs, des ambitions et des intérêts!"

Comment savoir? Que faire pour résoudre l'insoluble problème?

Et tout le temps, dans l'imagination de la jeune fille, donnant à ses inquiétudes et à ses doutes leur tragique portée, une transposition s'opérait. Par delà le mendiant famélique, c'était la figure jeune et virile de Paul Dulac qu'elle voyait; à travers les sentiments du miséreux, c'était la sincérité de l'amour du jeune ingénieur qu'elle essayait de découvrir.

Après une nuit d'insomnie, elle résolut de revoir l'étrange personnage. La veille, la surprise l'avait bouleversée, clouée sur place et privée pour un instant de ses moyens. Prévenue cette fois, elle garderait son sang-froid, observerait avec soin les moindres gestes du mendiant, et sur sa figure, dans ses yeux même essayerait de lire ses plus fugitives comme ses plus profondes impressions. Elle le ferait parler au besoin et finirait bien par découvrir la nature exacte du sentiment qu'elle lui inspirait.

L'inconvenance certaine et la cruauté possible de la démarche qu'elle méditait ne pouvaient lui échapper, mais elle écarta résolument tous ses scrupules. Il fallait qu'elle sache, et elle saurait.

C'est ainsi que vers quatre heures ce jour-là Hélène Labrie, héritière de je ne sais combien de millions; dans tout l'épanouissement d'une beauté sans supérieure, sinon sans rivale; sage avec cela, d'aucuns prétendaient même sérieuse et pondérée à l'extrême, fit sortir son auto pour aller dans l'ouest rencontrer un mendiant intéressant qu'elle soupçonnait de l'aimer, afin de lui arracher l'aveu explicite ou implicite de son amour!

Quand elle fut confortablement installée dans sa limousine et que la fuite éperdue des maisons lui fit réaliser combien vite elle serait rendue à sa destination, les difficultés, l'aspect scabreux même de sa démarche lui apparurent et s'imposèrent à elle avec une telle force qu'elle en reçut comme un choc physique, qui la laissa tout indécise et tremblante.

Quelle contenance tenir devant le mendiant aux yeux si troublants? Que lui dire? Et lui-même, quelle attitude prendrait-il? En la voyant revenir à lui après l'incident de la rose, ne se croirait-il pas autorisé à oser d'autres libertés?

Le mieux était de le fuir... mais elle laissait toujours aller le chauffeur. Je l'éviterai en entrant par une porte latérale, se dit-elle alors... et quand le chauffeur stoppa devant l'entrée principale, elle ne fit rien pour l'en empêcher!

Sautant lestement de voiture, elle jeta un regard oblique vers l'endroit où se tenait ordinairement le miséreux. Il n'était pas là, son poste restait inoccupé!

D'un coup d'oeil franc cette fois, et rapide, elle inspecta toute la façade du vaste édifice, mais en vain; l'originale silhouette de celui qu'elle cherchait ne se montra nulle part. Craignant de se faire remarquer en stationnant trop longtemps à la porte, elle entra dans le magasin, visita sans rien acheter plusieurs rayons et sortit au bout d'un quart d'heure. La place du mystérieux mendiant était toujours vide.

D'autant plus animée à le retrouver qu'il paraissait se cacher, elle se dirigea lentement vers l'ouest dans le vague espoir de le rencontrer en un autre endroit, plus fructueux peut-être que celui qu'il paraissait avoir déserté. Son espérance ne devait pas se réaliser, et après une heure de va-et-vient sur la rue Sainte-Catherine et de fausses entrées dans de nombreux magasins, il lui fallut bien se rendre à l'évidence; elle ne reverrait pas, ce jour-là du moins, l'énigmatique personnage. Profondément désappointée, le coeur lourd, elle fit avancer sa limousine et retourna à Outremont.

* * *

En arrivant chez elle, la jeune fille put, sans mentir, alléguer une migraine pour ne pas dîner en famille et se retira dans ses appartements. Elle sentait le besoin d'être seule pour méditer de nouveau sur son étrange aventure et tâcher de mettre un peu d'ordre dans le conflit de sentiments et la confusion d'idées qui l'agitaient plus que jamais.

Le formidable point d'interrogation où imprudemment elle avait accroché toutes ses espérances de bonheur se dressait toujours aussi irritant dans son esprit : M'aime-t-il? Et cela voulait dire : est-ce que cela existe ailleurs que dans l'imagination des poètes et des romanciers pour jeunes filles? Sont-ils sincères ou mentent-ils, les yeux, yeux de mendiant et yeux d'ingénieur, qui me parlent de tendresse infinie?...

La bonne entra sans bruit, déposa près de la jeune fille les journaux du soir et se retira discrètement. Machinalement Hélène se mit à les feuilleter. Soudain, un titre la fit sursauter. Fébrilement, elle plia la feuille pour amener une de ses colonnes dans le rayon lumineux de la lampe élec-

(Suite à la page 39)





The Road to Glory

Un film 20th Century-Fox

Avec

Fredric March - Warner Baxter - Lionel Barrymore June Lang - Gregory Ratoff

Trente cinq millions de lecteurs et lectrices des Etats-Unis et du Canada ont vu ce nom "The Road to Glory" imprimé dans tous les magazines nationaux. "The Road to Glory" est le grand roman d'amour de la grande guerre.

"The Road to Glory" un film magnifique dont l'intensité dramatique, les images grandioses et le jeu poignant des passions classera comme l'un des meilleurs films.

Fredric March est devenu si habitué à porter des costumes d'apparat pour les fins de ses rôles qu'il se sent mal à l'aise dans des habits de rue. Et pour un jeune homme qui à ses débuts à l'écran pensait n'avoir d'autres talents que pour la comédie légère, il a montré depuis cette époque qu'il est versatile avec bonheur car il n'a pas eu de ces comédies légères à tourner.

Ecoutons-le lui-même nous dire quelques mots à ce sujet:

"Lorsque je parus sur la scène je ne jouais que de la comédie de moeurs. J'aimais ces genres de rôles, parce que je ne voulais pas m'astreindre à une constante surveillance sur ma propre personne si j'avais eu à jouer de ces rôles où il faut avoir de la componction, de la dignité hautaine et distante; non, vraiment je n'aurais pas voulu m'affubler chaque soir d'un costume d'officier, de général ou de consul. D'ailleurs c'est en jouant dans une comédie légère que je fus remarqué et que je fus appelé à tourner. Je ne jouai la comédie qu'une seule fois à l'écran dans "Royal Family". Tous mes autres films furent des drames tels que "Dr Jekyll and Mr Hyde", "Death Takes a Holiday", "The Barrets of Wimpole Street", et "Les Misérables". Je considère que c'est dans mon dernier film "The Road to Glory" que j'ai eu l'avantage de jouer le plus grand et le plus magnifique rôle de ma carrière".

LA MEILLEURE SAISON POUR WARNER BROS.

— Indubitablement, la plus grande saison cinématographique dans l'histoire de la compagnie Warner Bros point à l'horizon, nous confiait ces jours derniers M. Michael J. Isman, gérant de la succursale de Montréal de cette compagnie. Les films que projettent de tourner Warner Bros nécessiteront un travail formidable durant 1936-37 afin de mettre sur le marché des films du goût et des exigences des connaisseurs.

— L'écran poursuit sa marche triomphale dans une série de drames de portée héroïque et universelle en marge d'une plus forte demande de la part des cinéphiles pour des productions de plus en plus puissantes et artistiques. Battant la marche dans ce domaine est notre compagnie qui durant vingt-cinq ans fut la première à tourner des films sonores, des comédies-musicales, des drames pour combattre le crime et des drames tirés des premières manchettes des journaux. Aujourd'hui, inspirés par le magnifique accueil du public pour des films tels que: "The Story of Louis Pasteur", "A Midsummer Night's Dream", "The Green Pastures",



M. Michael J. Isman, gérant à Montréal de la succursale des Warner Bros., qui annonce la plus grande saison cinématographique dans l'histoire de la compagnie.

Warner Bros commenceront la nouvelle saison avec une série de productions qui dépasseront tous les efforts du passé, productions qui seront tournées dans des studios spécialement agrandis pour la réalisation de ce vaste programme. Le premier de ces films à être présenté dans les plus importants cinémas du pays sera "Anthony Adverse", tiré du roman qui s'est le plus vendu à notre époque, roman écrit par Hervey Allen. Y brille, parmi des douzaines de grands artistes, Fredric March, secondé par une troupe de plus de 2,000 qui comprend Olivia de Havilland, Anita Louise, Donald Woods, Edmund Gwemm, Claude Rains, Louis Hayward, Gale Sondergaard, Steffi Duna, Milly Mauch, Akim Tamiroff, Ralph Margam, Henry O'Neill. Le directeur en est Mervyn LeRoy. Le film a pu miraculeusement ressusciter les 412 scènes qui se déroulent pendant 2 heures et quinze minutes, toutes les aventures extraordinaires et tulmultueuses de ce volume de 1,224 pages, soit 495,000 mots.

— "Anthony Adverse" est le magnifique prélude d'une magnifique série de films que produiront Warner Bros. Après "Anthony Adverse" viendra une inoubliable production dans laquelle Kay Francis a figuré le plus important rôle de sa carrière, "Give Me Your Heart".

M. Isman ajoute pour terminer qu'avec un tel programme la succursale qu'il dirige à Montréal pour le compte de Warner Bros connaîtra un travail fébrile.

N.B.—Nour donnons dans une autre page la liste des principaux films Warner Bros pour la saison 1936-1937.

Une Lettre de M. D. Leduc, de Canadian Universal Film Co.

Montréal, 25 août, 1936.

MM. Davis & Garand,
Le Courrier du Cinéma,
Rue Ste-Elizabeth, Montréal.

Messieurs:

A l'occasion de l'ouverture de la saison théâtrale à Montréal, il me fait plaisir d'attirer l'attention de vos lecteurs sur les grands changements qui se sont opérés dans l'administration de la compagnie Universal.

Notre nouveau président est M. R. H. Cochrane, ancien vice-président, qui a été un des directeurs de la compagnie depuis sa formation. Notre vice-président actuel est M. Charles R. Rogers, qui est en même temps chef de production. M. Rogers n'est pas un inconnu dans l'industrie, ayant été affilié au cinéma depuis nombre d'années. Ses premières productions ont été tournées aux studios Universal et plusieurs lecteurs se rappellent sans doute "McFadden's Flats", "Millie", "The Gorilla", les productions de Corinne Griffith et les films de Ken Maynard.



M. D. LEDUC

M. Rogers s'est assuré les services de lieutenants très capables et parmi ses producteurs associés nous comptons les suivants:

E. M. Asher, Lou Brock, Barney Sarecky (Séries) Henry MacRae (Séries) Edmund Grainger, Robert Presnil, Val Paul, Joseph Pasternak, Morrie Ryskind, Gregory La Cava, Buck Jones, Them Carr, Walter Lantz.

Comme directeurs il compte à son emploi:

James Whale, Gregory La Cava, Louis Landers, Henry Koster, Ralph Murphy, Walter Lang, Anatol Litwak, Morrie Ryskind, Hal Mohr, Arthur Lubin, Edward Buzzeil, Ray Taylor, Buck Jones.

Les artistes actuellement sous contrat sont les suivants:

Margaret Sullavan (2 films), Edmund Lowe, Jane Wyatt, Doris Nolan, Buck Jones Edward Arnold, John Wayne, Binnie Barnes, Edward Everett Horton, Karloff, Gloria Stuart (2 films) Henry Armetta, Ann Preston, Henry Hunter, Bela Lugosi, Andy Devine, Jean Rogers, Michael Loring, Walter Coy, Louis Hayward, Cesar Romero,



JOHN LEVITT

Président de la Regent FILM inc., qui a été formé il y a trois ans. Depuis ce temps, M. Levitt a développé cet organisme de distribution et en a fait la plus forte agence indépendante de la Province de Québec.

Gloria Holden, Billy Burrud, Diana Gibson, William Hall, Judith Barrett, Alice Mary Rice, Gertrude Niesen, Janice Jarratt, Marla Shelton, John King, Nan Gray, Noah Berry, Jr., Jeanne Dante, Dave Oliver, Walter Pidgeon, Ella Logan.

L'entrée de M. Rogers à son nouveau poste aux studios Universal n'a pas été une sinécure. Il a dû tout d'abord transformer les studios au complet, en plus de s'assurer les services des experts et artistes mentionnés plus haut. Comme résultat il est en position en ce moment d'ouvrir la saison nouvelle avec un bon nombre de productions complètement terminées dont les titres apparaissent dans la page 22.

Le public montréalais et de la province aura certainement de grands éloges à adresser au nouveau bureau de direction de la Universal Film pour le travail gigantesque qu'ils ont fait depuis quelques mois et qu'ils vont continuer durant tout le cours de la saison prochaine.

D. Leduc

La vie drôle à Hollywood

Clara Bow qui vit sur son ranch dans le Nevada avec son mari, Rex Bell, reçoit encore des offres pour paraître à l'écran. "Grand merci", leur répond-elle. "Je possède un magnifique ranch, un bébé plus magnifique encore et un gentil petit mari, merci".

Il venait de la campagne

Une grande vedette se promenait l'autre jour en bicyclette quand elle fut arrêtée par un couple de visiteurs, le sujet mâle le prit pour un guide et lui demanda une information. Le "guide" s'exécuta de bonne grâce. La femme se tourna vivement vers son mari dès que l'autre eut enfourché sa bécane et lui dit courroucée: "Andouille que tu es, c'est Gary Cooper!

Le Mendiant Fleuri

(Suite de la page 35)

trique et, bouleversée par l'émotion, elle lut ce fait divers:

"LE MENDIANT FLEURI"
Un miséreux est trouvé mort sur le trottoir.

"'En faisant sa ronde, hier soir, le constable Rondeau, du poste No 4, a trouvé parmi les matériaux d'une maison en construction, rue Ontario, le cadavre raidi d'un homme de quarante ans environ. Il était maigre à faire peur et misérablement vêtu. Le constable l'a fait transporter à la morgue, où l'autopsie a révélé ce matin que le malheureux était mort de faim et de froid. Il n'avait pas mangé depuis au moins vingt-quatre heures.

"Quelques journalistes et plusieurs employés de la Cour du Coroner ont identifié le cadavre comme étant celui d'un mendiant qui, depuis quelques semaines, sollicitait la charité à la porte des grands magasins de la rue Sainte-Catherine, ouest. Il se faisait remarquer par sa mise relativement très soignée et une espèce de hauteur avec laquelle il demandait l'aumône.

"Personne cependant n'a pu dire qui il était, ni d'où il venait. Un mystère profond entoure encore son identité au moment où nous allons mettre sous presse. Un chapelet qu'il tenait à la main au fond de sa poche d'habit a révélé qu'il était catholique. C'est tout ce que l'on sait, et, suivant toutes les apparences, tout ce que l'on saura jamais de lui.

"Détail à noter: une fleur était piquée à la boutonnière du miséreux. En relevant le collet de son habit pour se protéger contre le froid il s'était trouvé, soit volontairement, soit par accident à ramener cette fleur à la hauteur de ses lèvres, où sa main décharnée la tenait encore pressée, quand on l'a transporté à la morgue.

"A moins que l'identité du malheureux puisse être établie, ce qui, ainsi que nous l'avons dit, ne paraît guère probable, il passera à l'histoire sous le nom de "Mendiant Fleuri" qu'un de nos confrères, à tournure d'esprit poétique, lui a donné ce matin.

"Il est regrettable que nos règlements municipaux soient si peu appliqués. Nous en avons un contre la mendicité dans les rues, dont l'application rigoureuse aurait sauvé ce malheureux d'une mort horrible.

"Espérons, sans trop y compter, que la leçon servira."

* * *

Quand Hélène Labrie eut fini sa lecture, les larmes inondaient son visage. Elle pleurait de tout son coeur le mystérieux inconnu, qui en repoussant son argent alors qu'il mourait de faim, en sacrifiant littéralement sa vie pour une rose d'elle, lui avait rendu foi en l'amour. FIN



Le "Courrier du Cinéma" au devant de Boris Karloff

Il n'a pas cette figure cireuse, ces yeux injectés de sang et de démence, ce front blême comme un cauchemar et ces joues creuses et striées comme un vieux fruit que l'on presse entre les doigts. Il n a pas ces affreuses mains de harpies aux doigts tendus vers des gorges satinées de jeunes filles, il ne s'avance pas de cette démarche lente et lourde, le dos ployé comme Atlas portant le monde... non, c'est le sourire aux lèvres et avec la grâce la plus charmante qui soit, que Boris Karloff, cet interprète de ces films de terreur que vous savez nous accueillait il y a quelques jours dans son luxueux appartement à l'hôtel Ritz-Carlton.

Haut de taille, large d'épaules, les jambes un peu arquées, la figure hâlée par l'air marin il donne une impression de grande douceur tant ses yeux sourient, tant sa physionomie ouverte séduit. L'on serait porté à croire que la vedette de tant de films d'horreur où la démence, la folie, l'étrangeté, l'indicible tiennent la plus grande place soit un homme dont la figure porte constamment quelques traces au moins, quelques rides profondes, quelque effarement dans le regard. Il n'en est rien. Il a si peu une apparence repoussante qu'à sa descente du train personne ne le reconnut, que peu de gens même aux abords de l'hôtel, peu de promeneurs dans la rue Sainte-Catherine, dimanche dernier, ne l'ont remarqué plus qu'une autre personne qui déambule paisiblement dans les rues de notre ville.

Seule, une femme à la gare Windsor, s'est arrêtée pendant que le photographe braquait son appareil sur lui ainsi que sur les deux fillettes, Ann et Barbara Irwin, qui lui ont souhaité la bienvenue, pour demander fort inquiète qui était ce monsieur.

— Mais, madame c'est Boris Karloff.

— Boris Karloff?

— Oui, celui qui figurait Frankestein et autres films du même genre.
Puis elle demanda d'une voix fort sérieuse.

— Est-ce un Hindou?

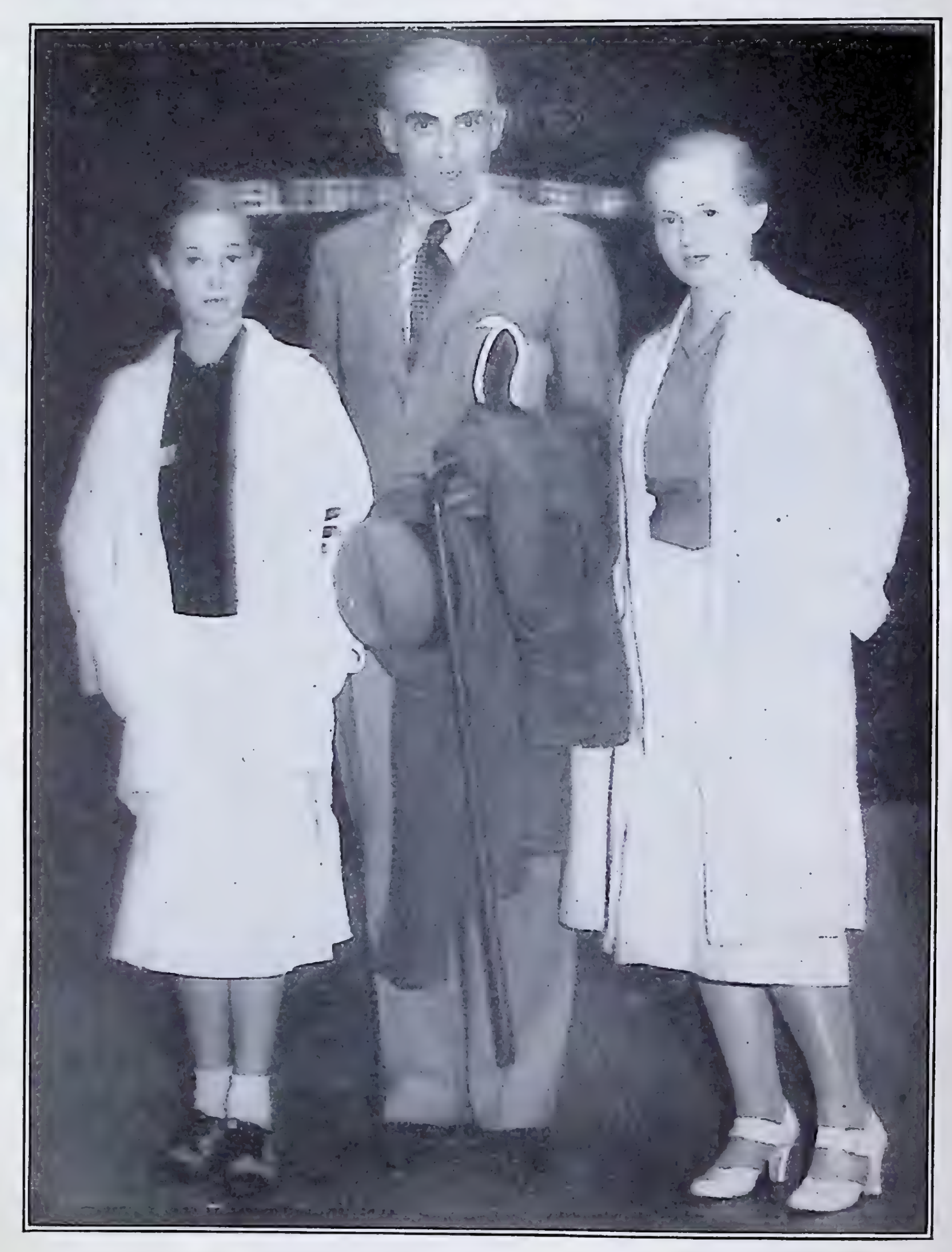
— Non, madame, c'est un anglais, un pur anglo-saxon, de Londres. Boris Karloff est un homme d'une extrême affabilité. Dimanche, à sa sortie du cinéma Capitol quelques personnes le reconnaissant le saluèrent de la tête. Boris s'approchait et leur donnait fort amicalement la main.

Karloff nous disait qu'il compose lui-même ses maquillages si savants et si originaux. "Un artiste maquilleur m'aide à l'occasion," ajouta-t-il.

En venant à Montréal Karloff n'a pas changé d'atmosphère puisqu'il arrivait en compagnie de son épouse, (une fort jolie femme) de Québec et qu'il venait de passer une vacance d'un mois à Paris. "Je suis constamment en pays français," commenta-t-il avec plaisir

D'ailleurs Karloff était déjà passé par Montréal en 1909 à titre d'immigrant et demeura quatre ans au Canada. Il réussit enfin à passer la frontière, et, rendu chez nos voisins, sa carrière d'acteur qu'il rêvait depuis sa jeunesse d'entreprendre se réalisa. Depuis, il est le digne successeur de Lon Chaney.

Karloff en ce moment est en route pour Hollywood où il tournera cinq films dont trois pour Universal et deux pour Warner Bros.



Le "Courrier du Cinéma" s'est porté au devant du célèbre acteur et interprète de Frankestein à son arrivée en gare Windsor, ces jours derniers. Il a tenu particulièrement à ce que notre représentant l'accompagne à son hôtel, le Ritz-Carlton, pour lui causer des choses du cinéma et de Montréal. M. Boris Karloff est ici photographié en compagnie des deux gentilles fillettes de M. Irwin, attaché au bureau de publicité du Pacifique Canadien; ce sont Ann et Barbara. (Photo exclusive au "Courrier du Cinéma".)

Mariages à Hollywood

Jamais Cupidon n'a décroché autant de flèches au coeur d'Hollywood. L'automne, grande saison cinématographique universelle, est en passe de reculer au second plan sous la poussée amoureuse et invincible de ce jeune dieu. De grands mariages se préparent entre de grandes vedettes du cinéma. Dans quelques jours, et pour plusieurs semaines à venir, le carillon des joyeuses cloches, la pluie des confetti et la fuite vers l'Ile amoureuse de la lune de miel sèmeront dans Hollywood un air de fête oublié depuis plusieurs années.

D'ici le 19 septembre Joan Blondell et Dick Powell se seront embarqués à bord du paquebot pour commencer leur vie maritale. Ce mariage a été tenu secret jusqu'ici mais une petite curiosité d'un ami lui a permis de savoir d'une compagnie de navigation que Dick Powell avait retenu une cabine sous le nom de M. et Mme Powell. D'ailleurs, l'amour est lutin et peu cachotier et il était aisé depuis quelque ssemaines de remarquer sur les figures des deux jeunes fiancés un bonheur, un entrain et un sursaut de vie qui ne trompent guère.

David Manners s'est déjà terré avec sa gentille épouse d'hier, Gwen Behr, sur son ranch de mille acres à Victorville.

La fille de Lewis Stone, Barbara vient d'épouser William Arnold Ion un vieil ami d'enfance. Leur amour débuta sur les bancs de l'école.

Henry Wilcoxon vient de promettre à sa nouvelle épouse, Sheila Browning, de lui rester fidèle devant le pasteur.

Mais le plus grand événement social dont Hollywood ait été témoin depuis plusieurs années prendra place bientôt. Il s'agit du mariage de Jeannette MacDonald et de Gene Raymond. La mère même de Gene annonçait l'heureux événement au cours d'un thé la semaine dernière. Et Jeannette qui semblait avoir le béguin pour Clark Gable (c'était pour badiner, dit-elle), a jeté son dévolu sur l'un des plus populaires jeunes hommes d'Hollywood, Gene Raymond. Tous deux tentent l'aventure matrimoniale pour la première fois. Et pour l'un et pour l'autre c'est un brillant couronnement de leur carrière.

Les succès de Jeannette MacDonald à l'écran sont le fruit d'un travail acharné, constant et intelligent. Ne devient pas vedette qui veut. La prima donna de l'écran eut une jeunesse studieuse.

Au temps qu'elle n'avait que deux ans elle émettait des sons harmonieux qu'elle liait entre eux par une sonorité chantante. Elle chantait au lieu de pleurer comme font les enfants de cet âge. Elle était un gentil bébé avec de grands yeux bleus. Elle passait ses journées assise sous le porche de la maison, un piano miniature sous les doigts, et chantait au quartier. Jeannette avait et a encore deux soeurs aînées: Elsie et Blossom. Ces dernières s'intéressaient beaucoup à leur jeune soeur. Toutes trois, quelques années après, faisaient de la musique de chambre. Elsie touchait le piano et Jeannette assise sur le banc chantait et gesticulait. Elsie maintenant dirige une école de chant pour enfants et elle avoue que les leçons qu'elle donna à sa soeur cadette lui ont permis de se faire une meilleure psychologie de l'enfance, psychologie si nécessaire, lorsqu'il s'agit de leur enseigner.

Jeune fille , Blossom s'en alla à New-York et fit bientôt partie de la revue de Ned Weyburn "Demi Tasse Revue". Le père de Jeannette ayant des affaires à conclure à New-York emmena sa fille et la laissa chez sa fille aînée au théâtre pendant qu'il allait à ses courses. Jeannette fut éblouis par les costumes que portaient sa soeur, par l'atmosphère des foules qui se ruaient à l'intérieur, par la richesse et la splendeur des toilettes et des décors au point que Ned pénétrant dans la loge de Blossom elle s'approcha sans crainte de lui et lui demanda de faire partie de la troupe. Jeannette n'avait à cet époque que 14 ans. Ned regarda ce petit bout de femme au minois si taquin, aux longs cheveux et aux yeux si bleus qu'il acquiesça à sa demande en la tapotant sur l'épaule. "Vous savez M. Weyburn, lui dit-elle de sa voix flûtée, je chante très bien aussi".

"Contente-toi de faire partie de la troupe des figurantes pour le moment et après nous verrons".

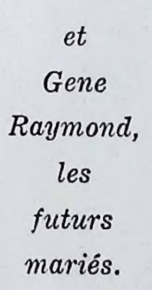
Mais Jeannette n'avait pas le consentement de ses parents. Elle les supplia avec tant de convictions et d'arguments et promit d'être une jeune fille exemplaire qu'ils se rendirent enfin à ses supplications. Mais Jeannette n'en continua pas moins pour cela ses études au High School et consacra tout son temps libre à l'étude du chant et aux répétitions avec la troupe de sa soeur aînée. Jeannette partagea désormais son temps entre l'école et le théâtre. Lorsque ses talents furent plus mûris elle décrocha une offre pour jouer dans un film de Richard Dix "Nothing but the Truth". Mais son gérant s'y opposa.

Six mois plus tard, et ceci se passait en 1929, Lubitsch cherchant une vedette féminine pour tenir le premier rôle dans "The Love Parade" aperçut la photo de Jeannette parmi celles des jeunes filles qui avaient aspiré à jouer le film de Richard Dix. Lubitsch fut tellement frappée par le charmant sourire de Jeannette qu'il la fit immédiatement demander et lui accorda sans délai le premier rôle dans le film précité aux côtés de Maurice Chevalier. Et maintenant vous savez le reste. Jeannette n'a cessé de grandir davantage dans l'estime du public et de faire apprécier l'une des plus belles voix d'Hollywood.

Et maintenant la voilà la femme la plus heureuse du monde puisqu'elle épouse l'homme de son choix qui se trouve en même temps l'un des favoris de l'écran — Gene Raymond.



Jeannette MacDonald





et Gene Raymond, les futurs mariés.

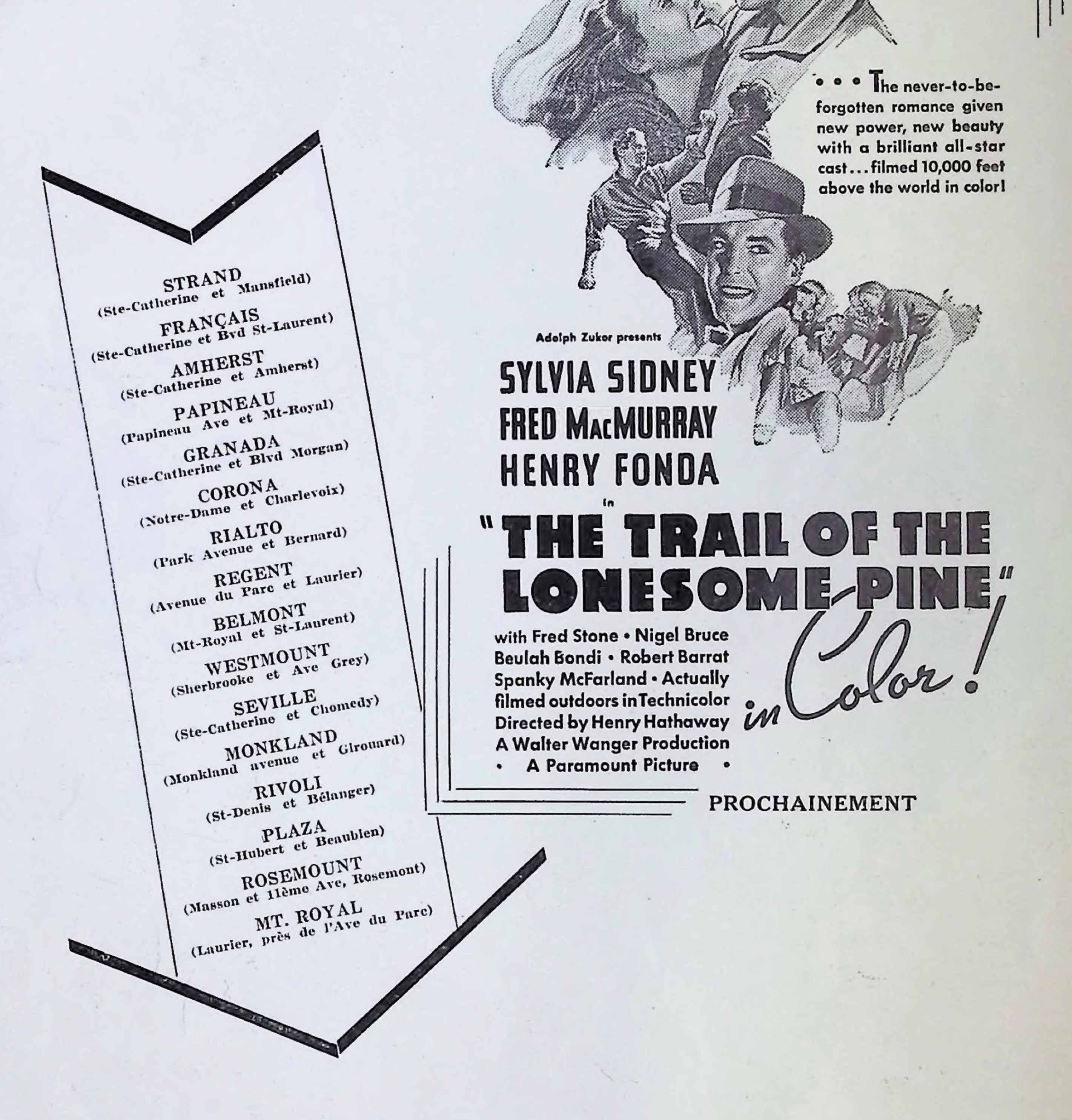


Haïlé Sélassié n'aura pas perdu en vain son empire africain. Tout comme Gandhi il passera désormais à l'histoire du moins à Hollywood où les vedettes toujours à l'affut de l'originalité ont inventé mille et une nouveautés. En voici un exemple: un chapeau à la Haïlé porté par Paula Stone.



Pour célébrer le renouvellement des relations amicales avec son ex-épouse Carole Lombard, William Powell donnait récemment une grande fête qui réunissait tout ce que Hollywood compte de célébrités. William Powell venait de terminer un film "My Man Godfrey" avec sa charmante divorcée Carole. Voici Louise Rainer, Myrna Loy et Virginia Bruce.

Là sont programmés
les plus beaux
films



Dans votre quartier il y a un

"CINEMA UNITED"


ETABLIE EN
1790
Old Stock Ale
PALE BITTER ALE
Wm. DOW & Co.
MONTREAL
Prime par la Force
et par la Qualité
Dow
Old Stock Ale